L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 2 JUIN 1889.

LA PROIE ET L'OMBRE.

HISTOIRE TRÈS VÉRIDIQUE.

C'était en 1836.

Tout récemment nommé à la perception de P...., l'un des gros bourgs de la Manche, M. Aubert avait invité à une partie de chasse M. Viclin, fondé de pouvoirs de la recette particulière des finances de C.... et M. Leduc, contrôleur, chef de service des contributions indirectes à la même résidence.

Ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs n'avait de *port d'armes*, comme on disait alors.

A cette bienheureuse époque, on s'en passait volontiers, et les chasseurs qui en étaient munis étaient en infime minorité.

Les brigades de gendarmerie, en très petit nombre, étaient souvent très éloignées les unes des autres, les chemins presque impraticables, et pourtant, les tournées bien moins fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Il y avait bien les gardes champêtres ; mais, outre que peu de communes pouvaient se payer le luxe de ce fonctionnaire, celles qui en avaient un, lui allouaient un traitement tellement dérisoire, qu'en dehors de la distribution des bulletins de vote, des convocations au conseil municipal et des avis de prestations en nature, on ne lui demandait guère que sa présence dans les foires et les marchés.

Pourtant, on citait dans le pays celui de Montcru, comme limitrophe de la perception de P....

C'était un grand gaillard de 35 ans, maigre, sec, à la peau parcheminée et tannée par le hâle.

Tout en lui était long, ses jambes, ses bras, son cou, son nez.

La nature l'avait doué d'un tempérament de fer, de jarrets d'acier et d'une infatigable activité.

Tenace et diable, il n'aurait pour rien au monde abandonné la piste d'un délit, quand une fois il l'avait éventée.

On citait de lui des traits de vertu antique.

Inaccessible à la corruption, sous quelque forme qu'elle se présentât, il avait maintes fois dédaigné les offres les plus séduisantes. Il aurait, disait-on, verbalisé contre son père.

Son nom seul Michel Languillé, mais on le désignait plus généralement par le sobriquet de *Cache-à bout*, qui, en patois bas normand, signifie "chasse ou pousse à bout, à fin".

Tous les maires des environs l'enviaient à leur collègue de Montcru.

Ce dernier, grand propriétaire, grand amateur de chasse, fort jaloux de son gibier, même au peu de tout celui de la commune qu'il s'était habitué à considérer comme sien, encourageait le zèle de son agent, dont il tirait bon profit.

En outre des primes qui lui promettait en cas de délit constaté sur ses propriétés, primes qu'il comptait bien lui faire payer sous forme de transaction par les délinquants, il lui donnait de loin en loin, à titre d'encouragement, quelque fagots, quelques bourrées d'ajonc et ses vieux habits.

Par cette habile combinaison il avait, sans bourse délier, un garde modèle.

Le pays était très accidenté, coupé de petits bois, de haies et de champs d'ajoncs inextricables, le gibier y pullulait en dépit de la guerre à outrance que lui faisaient sans relâche, *par jas et nefas*, chasseurs, braconniers et bêtes de proie.

C'était sur la limite de cette commune de Montcru que les hasards de la chasse conduisirent nos trois amis.

Ce ne fut pas sans une vague inquiétude que M. Aubert, dont ses imprudents compagnons s'étaient écartés hors de la portée de la voix, les vit franchir le Rubicon et se lancer en enfants perdus sur ce dangereux territoire. Emportés par l'ardeur de la chasse, ils furent bientôt hors de vue.

Que faire maintenant ? devait-il chercher à les rejoindre, les attendre sur la lande où devait les ramener inévitablement leur ignorance presque absolue du pays ?

Son embarras était grand, il ne savait que résoudre, quand il vit venir rapidement à lui un gros tourbillon de poussière.

De ce nuage émergea bientôt un homme franchissant à grandes enjambées la côte abrupte qui conduisait de la carrière communale au plateau des landes.

Plus de doute, ce coureur endiablé, c'est Michel Languillé, c'est Cache-à-bout.

Le quart d'heure de Rabelais va sonner.

Trop bien nourrie, la fusillade de nos chasseurs avait éveillé l'attention de M. le maire de Montcru ; bientôt n'y tenant plus, il était allé trouver le garde-champêtre. "Michel, on tire beaucoup sur la lande, va vite voir si ces gens là sont de chez nous. Si ce sont des étrangers, dresse leur procès verbal ; et s'ils refusent de dire leurs noms, conduis-les à la mairie."

Notre homme avait pris ses jambes à son cou, ou mieux ses sabots à ses mains.

A vingt pas de M. Aubert, il fit halte, remit ses sabots, tira de sa poche une plaque pendue à son cou et qu'il passa à son cou ; puis, revêtu de ces insignes, il se remit en marche gravement et non sans une évidente conviction de son importance.

Le visage enflammé, soufflant, haletant, hors d'haleine, il s'arrêta enfin près de M. Aubert et salua.

Celui-ci l'examinant d'un air de bonhomie mêlée d'un intérêt parfaitement joué.

"Grand Dieu, mon ami, comme vous avez chaud !

—Oui, Monsieur.... c'est que.... la côte est raide et longue, presque un kilomètre.

—Vous êtes garde champêtre ?

—Oui, Monsieur, pour vous servir.

—Dites-moi, je vous prie, combien gagnez vous pour faire un métier aussi pénible ?

—Vingt écus, Monsieur.

—Par mois ?

—Oh ! monsieur, par an.

—Et c'est pour soixante francs par an que vous courez de la sorte !.... cela vous arrive-t-il souvent ?

—Mais.... oui, Monsieur, encore assez.... surtout il le faut.

—Ah ça ! mais.... c'est plus que de la bonne volonté, plus que du zèle, c'est tout simplement du dévouement, de la vertu.... et je gagerais encore que M. le Préfet n'en sait rien.... eh bien, voyez-en souvent, il le saura.... je me charge de l'en informer."

Tout cela dit simplement, avec conviction, d'un air de paternelle bonté.

"Vous êtes marié ?

—Oui, Monsieur.

—Vous avez des enfants ?

—Oui bien, Monsieur, cinq.

—Marié.... père de cinq enfants et vingt écus de traitement !

—Oh.... Monsieur, je suis carrier de mon état ; en travaillant bien, je gagne encore bon an mal an cinquante ou soixante écus, et puis, ma femme n'est pas *feignante*, elle travaille de son côté et fait des journées.

—Allons, mon brave, vous m'avez l'air d'un honnête garçon. Voyons.... peut-être bien.... pourrais-je faire quelque chose pour vous.... Vous me connaissez sans doute.

—Bien sûr.... j'ai déjà vu Monsieur, mais je ne pourrais pas mettre son nom sur sa figure.

—Je suis cependant presque votre voisin.... le comte de Céans."

Michel salua profondément.

"J'ai ici tout près, à Mont-sur-l'eau," et du geste il indiquait les hauteurs de cette commune qu'on apercevait dans le lointain, "une petite ferme de 500 verges (cent hectares)."—Nouveau salut de Michel. "Mon garde est ivrogne, fainéant, je suis très mécontent de lui, bien décidé à m'en débarrasser et si...."

En ce moment M. Leduc et M. Viclin débouchaient sur le plateau.

"Tenez".... continua M. Aubert en désignant le contrôleur des contributions indirectes. "Voici M. le duc de la Raterie."

Puis, se tournant vers M. Viclin, "M. le marquis de la Viclinière, mes deux voisins de campagne que vous devez bien connaître.... Ils sont du pays.

—Ah ! Monsieur, j'en ai ouï causer, mais je n'ai pas l'honneur de les connaître....

—Comme je vous le disais donc, nos terres se touchent. Nous les faisons garder à frais communs. Si cela vous convenait, nous pourrions vous donner cette besogne."

Michel salua jusqu'à terre.

Ces deux messieurs s'étaient approchés.

"Eh que diable, s'écria impatiemment M. Viclin, à quoi donc pensez vous ? Il s'agit bien de faire la conversation ; nous avons devant nous deux compagnies de perdrix en remise, il y en a partout, de tous côtés ; venez donc, allons, dépêchez-vous !

—C'est bien, c'est bien. Allez toujours, je vous suis. Laissez moi seulement causer un peu avec ce brave garçon qui me raconte ses petites affaires.

Ces messieurs s'éloignèrent en maugréant.

"Nous disions donc, que.... je pourrais vous loger avec votre famille, vous chauffer, vous donner un jardin, un petit plant de pommiers où vous auriez votre boisson de cidre et avec cela quatre cents francs de gages, sans préjudice des profits éventuels."

A chacune de ces propositions, nouveau salut de notre homme dont l'ébahissement était à son comble. L'espoir, la joie l'inondaient, le débordaient, il jubilait, suffoquait, l'étonnement l'empêchait de parler.

"Ainsi," acheva M. Aubert, "c'est entendu, je prendrai sur vous quelques informations, je ne veux rien faire à la légère, cela d'ailleurs ne saurait vous préoccuper. Samedi prochain, venez au marché de Mont-sur-l'eau. Trouvez-vous à midi à l'auberge de la France et si, comme je n'en doute pas, les renseignements recueillis confirment la bonne opinion que j'ai de vous, nous aurons tôt fait de nous entendre."

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

M. Aubert se hâta de rejoindre ses deux compagnons, leur dit tout en quelque sorte et les entraîna rapidement vers le grand'route. Quelques minutes plus tard, ils étaient hors de la commune de Montcru.

Michel reprit allègrement le chemin de la carrière.

A mi-côte il rencontra le maire.

Ne voyant pas revenir son garde, préoccupé du résultat de l'expédition, ne pouvant contenir son impatience, il s'acheminait vers le plateau, aussi vite que le lui permettaient sa goutte et sa corpulence.

"Eh bien ! Michel.... ces chasseurs... tu les as vus ?

—Oui, Monsieur le Maire.

—Sont-ils de chez nous ?

—Non, Monsieur le Maire, mais ils ne sont pas de bien loin, ce sont M. le comte de Céans, M. le duc de la Raterie et M. le marquis de la Viclinière."

Stupéfait, le maire réfléchit un instant, se gratta le front, puis s'adressant à Michel qui le regardait sans pouvoir s'expliquer son étonnement.

"Ta, ta, ta, ta, ta, mon pauvre Michel, il n'y a ici ni comte de Céans, ni duc de la Raterie, ni marquis de la Viclinière. On n'est pas fou comme tu le dis, n'est-ce pas ? Ce ne sont pas des gens de ce siècle."

Le lendemain, le facteur vint trouver Michel à la carrière. Il lui remit une lettre affranchie. Après avoir lu et relu l'adresse, l'avoir tournée et retournée, il se décida enfin à l'ouvrir. Elle contenait un mandat sur la poste de trente francs avec ces mots : à Michel Languillé de la part de MM. de Céans, de la Raterie et de la Viclinière qui ont renoncé à faire garder *leurs chasses*.

"Ah !" s'écria Michel avec un gros soupir ; "M. le maire peut penser que je suis un imbécille, mais il ne dira toujours pas que ces messieurs n'existent pas."

F. ROCHER.

(Dans la *Chasse Illustrée*, de Paris.

FEUILLETON.

No 22 — Commencé le 9 mai.

SANS MÈRE.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIÈME PARTIE.

INNOCENT OU COUPABLE ?

CHAPITRE V

LE CERCLE DES ONDES.

—Suite—

L'enquête faite pour retrouver l'envoyeur des quarante et un mille francs au Havre fit savoir que l'argent avait été expédié du bureau de poste de la rue de Cléry par un monsieur prétendant s'appeler François Rey, voyageur, descendu au Grand-Hôtel.

Les commis de la poste avaient positivement reconnu dans la photographie de M. de Sauves cet individu ; au Grand-Hôtel, au contraire, il était inconnu, et n'y avait pas mis les pieds, au moins sous ce nom, les registres, scrupuleusement tenus, en faisaient foi.

C'était écrasant.

—Evidemment, dit M. de Courneuve à Pierre de Sauves, après sa confrontation avec les employés de la rue de Cléry, vous n'avez pas voulu être connu, alors vous vous êtes pris au faux nom à la poste et donné cette banale adresse du Grand-Hôtel.

Et Pierre niait toujours, froidement, sans colère, avec la persistance calme qui était le fond de son caractère, et qui finit revenge.

—Si ce que vous supposez était vrai, je fusse parti moi-même rapporter l'argent, dit-il ! Et je ne l'aurais pas envoyé sous un faux nom par la poste où les traces se retrouvent toujours.

—On ne pense pas à tout. D'ailleurs vous auriez eu peur que des voyages fréquents au Havre éveillassent les soupçons.

—Et mon fils, que j'avais à aller chercher, si je l'eusse voulu, n'était-ce pas prétexte cela ?

—Mme de Lavarande, qui voulait avoir des nouvelles de Mme Chaniers, vous la ramené presque tout de suite.

Ainsi étaient renversés tous les arguments de M. de Sauves.

Il était coupable.

Il avait tué Georges Chaniers, non pas pour être le seul maître de l'invention et la diriger à sa guise, ainsi qu'on l'avait d'abord cru ; mais parce qu'il avait été surpris par son beau frère prenant les trente huit mille francs dans la caisse.

Ou Georges s'était révolté avait voulu empêcher le vol, et avec son caractère violent avait mis Pierre hors de lui.

Ou bien M. de Sauves avait tué, parce qu'il ne voulait pas être traité de voleur, et rougir devant n'importe qui.

Cela s'était clair.

Pour M. de Courneuve, pour la majorité de ceux qui s'occupent de l'affaire, il n'y avait pas un doute possible.

CHAPITRE VI.

OU EST GAGES ?

A quelques jours de là, le secret étant levé, et l'instruction étant close, on permit à M. de Sauves de conférer avec son avocat.

C'était maître Leval, que Pierre avait rencontré autrefois dans une maison amis et dont le caractère ouvert et loyal, le grand front intelligent, le regard ferme et droit lui avaient inspiré une très grande confiance.

Maître Leval mériterait ce choix.

Encore tout jeune, il s'était distingué au Palais par quelques causes difficiles, supérieurement conduites et bien défendues.

Il passait pour un habile jurisconsulte, et quoique sa modestie l'empêchât de se produire, on commençait à lui rendre justice dans ce barreau de Paris si intelligent, si droit, si juste, et où les mesquines jalousies n'existent pas.

Quand il arriva auprès de Pierre de Sauves, il lui tendit simplement la main.

—Les plus honnêtes gens peuvent être soupçonnés, lui dit-il, avec ses yeux bruns largement ouverts et où jamais ne sembliait pouvoir se loger une arrière-pensée

Au geste, à la voix, au regard, Pierre le vit mieux raison.

—Ah ! s'écria-t-il, vous croyez à mon innocence possible. Quel bien vous me faites !....

—Vous vous trompez d'un mot, répondit Manuel Leval, je crois à votre innocence *certaine*. Un homme de votre caractère peut tuer dans un moment de passion ; mais si ce malheur lui arrive, il le dit.

C'est exactement ce qu'avait déclaré tout d'abord M. Mérale au juge d'instruction.

—Nous allons causer à cœur ouvert, voulez vous ? continua l'avocat.

Une ombre passa sur la loyale figure de Pierre.

Me Leval s'en aperçut, il eut un léger mouvement.

Mais tout à coup, prenant les mains de l'ingénieur, et le regardant bien droit :

—Ecoutez, lui dit-il, je ne viens pas à vous seulement comme un avocat, je viens comme un ami. Un défenseur pour moi, est surtout cela. Vous allez tout me dire, entendez-vous tout. Et je vous jure d'oublier ce que vous me demanderez d'oublier, serait ce à mon sens ce qui doit vous sauver. Je vous le jure sur mon honneur, et vous pouvez me croire....

Mais pour vous défendre comme je l'entends faire, je dois avoir en vous la plus absolue confiance

Je l'ai, cette estime profonde, et je veux la garder.

Pour cela, il ne faut laisser se glisser entre nous ni une réticence, ni une arrière-pensée voulez-vous ?

Pierre impressionné jusqu'aux moelles, mit sa main dans la main que lui tendait Manuel.

—C'est entendu, dit-il, je vais tout vous confier.

Mais vous me laisserez libre de vous faire taire ce que je voudrai ?

—Je l'ai juré.

—Bien. Voici la chose. Un seul point paraît douteux dans ma conduite : Pourquoi n'ai-je pas voulu avertir la police de la disparition de mon beau-frère et de l'enlèvement des trente-huit mille francs ?

—Evidemment. L'histoire du cercle des Ondes peut n'être qu'une fatale coïncidence. Et l'erreur cesserait nous parvenons à retrouver François Rey.

—Oui. Eh bien, avant son mariage, Georges, qui était mon ami, m'avait fait la confidence qu'il avait une liaison avec une femme aussi belle que dangereuse : Jeanne Descours.

—Celle qu'on a surnommée la Tigresse ?....

—Oui, la même. Il a brisé cette liaison quand il s'est épris de ma sœur. Mais Jeanne qui ne l'aimait point s'est persuadée l'aimer du jour où Chaniers l'a quittée.

Elle l'a harcelé souvent, surtout dans les moments de misère, ce qui était fréquent, ces créatures-là ayant beaucoup de hauts et de bas, mais beaucoup plus de bas que de hauts.

—Et depuis son mariage M. Chaniers l'a-t-il revue ?

—Oui.

Et Pierre raconta de quelle façon, un soir, il avait surpris la Tigresse guettant Georges, ce qu'elle lui avait raconté elle-même, il y avait fort peu de temps de cela.

Comment il avait, en tremblant pour le bonheur d'Adèle, constaté qu'elle était plus belle, plus captivante que jamais.

Son chagrin surtout quand il avait vu que son beau frère ne lui disait pas un mot de ces rencontres.

—Et quand j'ai appris que Georges avait disparu, dit-il en terminant, quand j'ai constaté que 38,000 francs manquaient dans le secrétaire qui n'était même pas ouvert, sur lequel il n'y avait pas le moindre trace d'effraction, j'ai pensé que mon beau-frère seul les avait pu prendre pour les porter chez Jeanne Descours.

Les yeux de Manuel Leval brillaient.

—Je comprends, dit-il. Alors vous êtes allé chez la Tigresse ?

—Oui, tout de suite.

—Que vous a-t-elle raconté ?

—C'est une méchante créature qui a voulu me faire du mal, sachant combien j'aime ma sœur. Elle a nié avoir vu mon beau-frère, mais de façon à me donner la conviction absolue qu'elle l'avait au contraire reçu, et qu'il lui avait donné l'argent.

Je suis parti de chez elle désespéré, n'ayant plus qu'un but ; empêcher ma sœur qui en fut morte de soupçonner la trahison de son mari.

—Vous n'avez parlé de votre idée à personne ?....

—Hélas, le pouvais-je ? une indiscrétion est si vite commise et Adèle est si impressionnable !....

J'ai dû me taire, même vis-à-vis du docteur Darniers, et c'est mon mutisme embarrassé qui lui a donné des soupçons sur mon compte, qui est cause de la déposition qu'il a faite contre moi.

—Et un peu plus tard, n'êtes-vous pas revenu de votre idée sur M. Chaniers ?

—Au contraire. Par la plus étrange coïncidence tout semblait fait pour renforcer la conviction en moi.

Je voulais être sûr de l'infidélité de Georges, pour savoir où il était d'abord, ensuite pour essayer de le ramener à sa femme. Pour cela j'ai questionné la concierge de la maison où demeure Jeanne Descours, rue Mosniers.

Celle-ci, une femme intelligente et qui semble honnête, m'a raconté que Jeanne, le jour même de la disparition de mon beau frère, était partie avec un individu qui paraissait vouloir se dissimuler au fond d'une voiture fermée, où elle l'avait entraîné quand même. Dans le portrait qu'elle m'a fait de lui, j'ai cru reconnaître Georges.

Quelques jours après, une amie intime de Jeanne m'a encore dit que la Tigresse était partie très loin, pour Spa, croyait-elle, avec un jeune homme blond qui se cachait soigneusement, comme si un grand mystère, l'entourait.

—Et si vous aviez fait part de vos soupçons à Mme Chaniers quand elle a été en état de vous comprendre, croyez-vous que cela n'eût pas mieux valu ?

—J'ai essayé de le faire, très doucement, très prudemment. Mais Adèle s'est révoltée avec un telle violence, elle m'a dit avec une conviction si profonde : "Si jamais tu avais le malheur de soupçonner Georges, quoique je t'adore, mon Pierre, je ne te reverrai jamais...." que je me suis tu.

—En effet, c'était grave. Mais aujourd'hui, ne pourriez vous lui faire la confidence de vos soupçons ?

—Oh non ! certes ! .... Maintenant surtout que le cadavre de son mari a été retrouvé ; qu'elle a vu son corps dans l'état que vous savez ; qu'il a pour une nature comme la sienne l'auréole dont la mort entoure ceux que nous avons aimés, un mot de moi créerait un abîme entre nous.

Or Adèle n'est pas seulement ma sœur, c'est ma fille aussi. Je l'ai formée, je l'ai créée moralement.

J'ai promis à ma mère mourante, ma mère qui l'adorait, de veiller sur elle toute ma vie ; et bien je l'aime trop pour briser ou atténuer notre affection, pour faire une déclaration qui me fermerait les portes de son cœur, j'aime mieux mourir....

Il cacha sa tête dans ses mains.

—Vous aimez mieux surtout être déshonoré ? demanda Me Leval de sa voix grave et sympathique.

Jusqu'aux entrailles Pierre tressaillit.

Mais au bout de quelques minutes, relevant son visage pâli et convulsé d'angoisse :

—Etes-vous sûr que même ces confidences, qui m'enlèveraient l'affection de ma sœur me sauveraient ? demanda-t-il.

—Il y aurait bien plus de probabilités, c'est évident.

—Non. Le juge ne me croirait pas, car il n'y a de mes démarches pour retrouver Georges aucune preuve palpable. Il dirait que c'est une fable inventée entre nous. Et Jeanne, qui est une perverse, nierait nos entrevues.

—Et la concierge ?

—Possible. Elle parlerait peut-être, mais la Tigresse arrangerait encore la chose et affirmerait que le l'espionnais, non pas pour savoir où était mon beau-frère, mais pour mon propre compte, poussé par la jalousie.

—C'est peut-être à craindre. Voulez-vous me permettre de questionner adroitement cette fille ? Je peux la voir dans un endroit où elle ne soupçonnera pas ni qui je suis, ni dans quel but je lui parlerai de vous.

—J'abandonne tout cela à votre prudence. Mais rappelez-vous votre parole et souvenez-vous que j'aime mieux tout, même une condamnation, que de dire un mot qui puisse faire connaître à ma sœur les pensées accusatrices que j'ai eues contre son mari.

—Je vous obéirai, répondit Me Leval préoccupé.

Vous n'avez jamais soupçonné personne du vol et de l'assassinat dont vous êtes accusé ? demanda-t-il à son client au bout de quelques minutes de silence.

—Si, répondit Pierre de Sauves, mais c'est très vague.

—Dites toujours. Il faut si peu de chose quelquefois pour mettre sur la voie, même la plus obscure

—Dans la journée du samedi, notre caissier était parti auprès de sa mère subitement malade. Au milieu de sa précipitation il avait emporté la clef de la caisse.

Mon beau-frère a dû alors serrer dans le secrétaire d'acajou qui était dans notre bureau, l'argent que notre banquier, M. Gérard, lui avait remis pour la paye de la semaine, et le règlement de traites à échoir le mardi suivant, surlendemain de la Pentecôte.

Quatre personnes seulement ont au que Georges avait serré ces argent dans le secrétaire au lieu de le placer dans le coffre-fort comme d'habitude.

—Quelles sont ces personnes ? demanda M. Leval qui suivait attentivement la pensée de M. de Sauves.

—Georges, moi, le garçon de banque devant lequel mon beau-frère a commencé à serrer son argent, et un ouvrier qui est entré avant que l'opération soit terminée.

—Ah ! Qu'est-ce que c'est que cet ouvrier ?

—Un garçon d'une intelligence rare, avec lequel je travaillais de préférence, je faisais mes essais et je cherchais des combinaisons.

—Alors il connaissait tous vos procédés ?

—Aussi bien que moi, oui.

—Ah mais ! pour qu'un homme de votre trempe se soit ainsi livré, il fallait que cet homme vous donnât toutes les garanties possibles.

—C'était au contraire un noceur. Mais sa femme était la plus honnête créature que l'on puisse rencontrer ; elle avait un grand empire sur son mari, et lui, même n'est pas dépourvu de sentiments.

—Elle *avait* dites-vous ?.... elle a toujours la même influence, je suppose ?....

—Elle est morte.

—Ah ! depuis quand ?

—Le jour de la Pentecôte.

—C'est singulier. Et le mari où est-il ?

—Engène Gages est parti en Amérique.

—Tiens.... tiens !.... Depuis le meurtre ?

—Oui, deux jours après.

—Comment a-t-il expliqué son départ ?

Pierre de Sauves raconta tout ce qu'il savait de l'engagement d'Eugène Gages, de sa prime de quinze cents francs abandonnée à Mme Lureau pour payer les mois de nourrice de la petite Clotilde.

—Tout cela est à coup sûr très beau, mais si cet homme est intelligent, il peut avoir trouvé et combiné cette histoire d'engagement afin de dérouter les soupçons de la police française.

L'essentiel est de savoir si en Amérique il travaille comme un simple ouvrier, ou bien s'il essaye d'exploiter votre invention.

Encore se conduit-il bien ?.... Vit-il comme un homme qui gagne au jour le jour son salaire, ou qui a de l'argent dans sa poche ?

Si à Paris il a fait la noce il me paraît difficile qu'en Amérique il résiste à la tentation de s'amuser, surtout ayant une aussi grosse somme que cela en sa possession.

—C'est une intelligence de premier ordre, répéta Pierre de Sauves pensif.

—Il lui faudrait une dose égale de volonté.

L'ingénieur ne répondit pas.

Me Leval continua :

—Le principal pour moi est de rechercher Gages et d'avoir des renseignements exacts sur lui. Voulez-vous que j'essaye ?

—Comme vous le jugerez convenable. L'avocat fut frappé de la préoccupation de son client.

—Vous me cachez quelque chose, lui dit-il.

—Eh bien oui ! répondit aussitôt Pierre, et voici quoi :

Je portais un grand intérêt à Gages, l'intérêt de l'homme qui en protège un autre, veut le ramener dans la voie droite et s'est attaché à son œuvre.

Dans l'après-midi, un de mes ouvriers me raconta son histoire de l'engagement.

Je n'avais pu assister à l'enterrement de la femme qui avait eu lieu le matin, angoissé ainsi que je l'étais par la disparition de mon beau-frère, et par l'état de ma sœur que la fièvre avait prise.

Alors, je résolus d'aller voir ce que Gages devenait, et le soir, quand fut terminé le travail de l'usine, je me rendis chez lui.

Il habitait tout près de chez nous derrière les jardins même de notre maison, rue Pixérécourt.

Quand j'entrai, il était seul, au rez-de-chaussée, dans une petite cuisine.

Il me parut en proie à une horrible préoccupation que je pris, et qui pouvait bien être le désespoir que lui avait causé la mort de sa femme.

—L'aimait il ?

—Profondément.

—Et elle était honnête ?

—Autant qu'on peut l'être.

—Quelle impression vous a laissée votre entrevue ?

—J'ai été très bon envers lui. Je l'ai touché, c'est sûr. Mais deux choses m'ont frappé.

—Lesquelles ?

—Comme je lui proposais de me charger de sa petite fille, et que je lui conseillais de revenir à l'usine où il reprendrait ses fonctions de contremaître, il a éprouvé une terreur instinctive plus forte que sa volonté.

—Ah ! Vous n'avez pas approuvé cette chose-là !

(A continuer.)

L'Intelligence des bêtes.

Nous empruntons au *Petit Ardennais* les notes suivantes, lui en laissant la responsabilité.

I

Pendant la campagne de Bonaparte en Syrie, un bateleur égyptien suivait l'armée avec un *hamadryas*, espèce géante de cynocéphale vulgairement appelée *singe lion*. S'étant fien et l'autre écartés de la colonne, au milieu du désert, ils furent assaillis par des Arabes. L'homme reçut quelques coups de lance, et la bête, qui avait voulu défendre son maître, eut pour sa part un coup de sabre à la tête. Les deux blessés furent conduits à l'ambulance de Saint-Jean-d'Acre, où le chirurgien en chef, qui n'était autre que Larrey, leur donna lui-même les premiers soins.

Non seulement l'*hamadryas* se laissa docilement panser tous les jours, jusqu'à guérison complète, mais il *fit par se rendre seul à l'ambulance*. Lorsque ensuite il lui arrivait de rencontrer son chirurgien, il ne manquait pas d'aller à lui et de lui témoigner sa joie et sa reconnaissance.

Raconté par M. le baron Larrey, qui tenait l'histoire de son frère.

II

Un des grands singes d'Alexandra-Palace, à Londres, souffrait cruellement d'une canine inférieure droite cariée, d'où avait résulté un abcès volumineux à la mâchoire.

Le dentiste fut appelé, et comme la malheureuse bête était quelquefois très féroce—peut-être quand elle souffrait le plus—on se mit en mesure de l'anesthésier si besoin était.

Sur la difficulté qu'on eut à la tirer de sa cage et à la mettre jusqu'au cou dans le sac qui devait paralyser ses mouvements, je glisse. Encore ne réussit-on qu'imparfaitement.

Avec sa tête, un bras passait ; et cris perçants, imprécations et grimaces troublaient fort l'homme de l'art. Mais le reste est trop beau pour que je ne cite pas textuellement :

"Cependant, à peine le dentiste eut-il percé l'abcès que les dispositions de l'animal changèrent complètement : il se prêta avec complaisance à l'examen de sa bouche, il se soumet en toute tranquillité à l'extraction de sa canine. L'anesthésie ne fut pas nécessaire."

III

Une vive avait mis un chien dans un état de rage extrême ; le globe de l'œil, sorti de l'orbite, lui pendait sur la mâchoire supérieure. Le vétérinaire—c'était à Pontarlier—eut d'abord l'idée de faire l'ablation de l'organe, puis celle, plus dix-neuvième siècle, de le remettre en place. La docilité du chien constituait une condition favorable. D'une nuit délicate, M. Flobaut, c'est le vétérinaire, saisit l'œil et, prenant garde d'en tordre les muscles, la paupière supérieure soulevée, le réintègre sans trop de difficulté, puis, se réglant sur l'autre œil, refait à l'œil droit la position naturelle.

L'animal, tenu ferme, n'avait pas poussé une plainte. Relâché, que fit-il ? des bonds à n'en plus finir, des bonds de joie agrémentés de caresses sans fin à son maître et à l'artiste. Il n'y avait pas à douter d'une reconnaissance aussi manifeste. On voulut le tenir quelque temps enfermé ; mais, comme il ne paraissait point se ressentir de l'accident, le maître dut se laisser escorter par la ville. Les soins ne démentirent pas le début.

IV

A Médine (Sénégal), M. le docteur de L.... avait acheté une panthère mâle fort douce, qui se prit pour lui d'une vive affection. Après quelques jours de vie commune, ces deux amis s'étant trouvés momentanément séparés, le félin s'échappa, reçut de gens qui ne le connaissaient pas une décharge de fusils et de revolvers, et enfin,—j'abrège,—rapporté à M. de L...., lui arriva dans un triste état.

Plusieurs balles avaient labouré le ventre, une autre s'était aplatie sur l'omoplate, une autre sur le crâne. De plus, fracture d'une patte de derrière : le tibia était fracturé à la partie supérieure et le fragment supérieur sortait d'au moins cinq centimètres. Cela n'empêchait pas l'animal de faire des bonds de quatre à cinq pieds de haut.

Or, écoutez la suite, c'est le docteur qui parle :

"L'os était parfaitement blanc et ne présentait aucune trace de nécrose ; je tentai donc la réduction de la fracture, et certainement, du fait cette opération, le brave animal se rendait parfaitement compte que c'était pour son bien, car, pendant les efforts d'extension auxquels j'étais obligé de me livrer, il faisait bien d'affreuses grimaces, mais pas le moindre mouvement violent, pas la moindre tentative pour me mordre. Je l'avais du reste solidement amarré par un collier. Sans aide, faute de gens de bonne volonté, je fis rentrer dans les tissus le fragment osseux et le mis en rapport avec l'autre. J'appliquai ensuite deux attelles de carton et trouvai près le tout d'un bandage. Dans mon impatience, huit jours après, je le dépansai, et quelle fut ma surprise de voir que la plaie était complètement cicatrisée ?"

V

Le voyageur Fouché d'Obsonville rapporte avoir vu dans l'Inde un éléphant qui, blessé à la guerre, allait tous les jours prendre le singe de Larrey—se faire panser ses blessures à l'hôpital. Le pansement était une brûlure !

Il endurait ce traitement et l'allait chercher tous les jours ; il ne prenait pas en haine le chirurgien qui lui imposait une si cruelle douleur. Il gémissait, rien de plus. Il comprenait évidemment qu'on ne voulait que son bien, que son bourreau était son ami, que cette cruauté nécessaire ayait pour but sa guérison.

VICTOR MEUNIER.

Deux bons bourgeois, mari et femme, se dirigent vers Marseille, par le chemin de fer. En arrivant à Valence :

—Est-ce ici le pays des oranges ? demande la femme.

—Oui ; mais elles sont encore plus belles un peu plus loin, car nous allons arriver à Orange même.

Un joli mot d'Alexandre Dumas :

C'était à la fin d'une cérémonie de mariage à l'église ; la foule des invités se pressait pour se rendre à la sacristie ; on avançait à grand peine et très lentement, quand Alexandre Dumas se penchant vers sa voisine lui dit à l'oreille : "Il commence à croire que nous n'arriverons que pour le baptême."

Un bavard rencontre un homme d'esprit. Il pérore sur l'instinct des animaux.

—Voyez, disait-il, l'huître même a de l'intelligence.

—Beaucoup d'intelligence, répond l'homme d'esprit, elle sait fermer sa boîte !

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement—sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsaparelle. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées: une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 1er juin 1889.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,218,806 00	$177,401 00
Même temps la semaine dernière..	1,087,060 00	160,145 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80 à 4 90; 20-marcs, $4 65 à 4 75; 20-francs, $3 80 à 3 85; napoléons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20 pesos, mexicain, $14 40 à 14 60; 5-francs américain, 90 à 95c.; or légèr américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 72 à 72½; ses 72½ à 73½; argent mexicain, 80c. par oz; 5-francs, 85 à 95c.; argent anglais, par £, $4 60 à 4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19½; reichsmarcs, billets, 23 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne quantité, en demande et facile.

Banqueier exceptionnel	7
Banqueier ordinaire	6 à 8
Prêts avec garanties collatérales	4 à 5
Time do do	6 à 7
Papier hypothécaire	10 à 12

New-York—Taux de l'argent à 2½ pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2½ ; comptoir 2 ; 90 jours 2 ; 99 1/16 ; argent en lingots 43 ; U. S. 4's 131½.

Paris—Rentes 86.50.

CHANGE.

BRISCHMANN & CO. Commercial 9½

Le STERLING est ferme.

Commission et de traite A1 clean 486 à 487

Traites de banques 488 à 489

Le FRANCS sont fermes.

France de commerce 5.18 à 5.17

Traites de banques 5.16 à 5.15

Le CHANGE A VUE